

Mémoire de fille d'Annie Ernaux : une nouvelle grammaire de l'être

Delphine Gachet¹

In 2016 Annie Ernaux published *Mémoire de fille* [Girlhood Memory], by which she extended and apparently concluded her biographical itinerary initiated by *Place* (1983) and to which *The Years* (2008) gave a new twist. In this last novel, Ernaux provides a missing piece in the puzzle of her life, the trauma of a summer's night in 1958. This paper is an investigation of this final autobiographical statement, demonstrating how the strands of the individual story are interwoven with those of the first and third person narrative, of the 'I' and the 'she'. Also, we shall ascertain how, resorting simultaneously to the words of others, hence the use of other pronouns, can broaden the horizons of an individual biography and serve as testimony to a period, that of the late 1950s in France. Not A Girl's Memory, but Girlhood Memory.

En 2016 Annie Ernaux publie *Mémoire de fille*, prolongeant et, semble-t-il, parachevant le parcours autobiographique initié avec *La Place* (1983) et auquel *Les Années* (2008) avait donné un tour nouveau. Dans ce dernier roman, Ernaux donne la pièce manquante du puzzle de sa vie : le traumatisme d'une nuit de l'été 1958, qu'elle n'a pas réussi à évoquer jusqu'ici.

Cette communication s'interrogera donc sur ce dernier geste autobiographique montrant comment l'histoire individuelle se tisse des fils entremêlés de la narration à la première et à la troisième personne, du 'je' et du 'elle'. Nous nous demanderons aussi comment, simultanément, le recours à la parole des autres – et, par tant, l'utilisation des autres pronoms – peut élargir les frontières de l'autobiographie singulière au témoignage d'une époque, la fin des années 1950 en France. Non pas *Mémoire d'une fille* mais bien *Mémoire de fille*.

1. Une autre pièce au puzzle autobiographique

En 2016 Annie Ernaux publie *Mémoire de fille*², prolongeant et, semble-t-il, parachevant le parcours autobiographique initié avec *La Place* (1983) et auquel *Les Années* (2008) avait donné

¹ Maître de conférences, Université Bordeaux – Montaigne.

² Annie ERNAUX, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016.

un tour nouveau. Dans ce dernier roman, elle donne la pièce manquante du puzzle de sa vie : le traumatisme d'une nuit de l'été 1958, qu'elle n'a pas réussi à évoquer jusqu'ici.

Cette communication s'interrogera donc sur ce dernier geste autobiographique montrant comment l'histoire individuelle se tisse des fils entremêlés de la narration à la première et à la troisième personne, du 'je' et du 'elle', mais s'empare aussi de la voix des 'autres'.

2. L'invention de l'« auto-socio biographie »

Annie Ernaux est l'une des voix majeures de la littérature contemporaine en France. Son œuvre, commencée au début des années 70, s'est étoffée au fil des années et compte actuellement dix-sept titres entre romans, textes autobiographiques et journaux. En investissant le genre littéraire de l'autobiographie, Ernaux l'a renouvelé au point de forger pour désigner son œuvre le néologisme d'« auto-socio-biographie »³.

Ses trois premières œuvres pourtant relevaient de la fiction. Si, dans *Les Armoires vides* (1974), *Ce qu'ils disent ou rien* (1977), *La Femme gelée* (1981), les personnages mis en scène rappellent par bien des traits la figure de l'auteur ou de certains de ses proches, la dimension fictionnelle était revendiquée par l'inscription dans le genre romanesque. Cette volontaire mise à distance de soi-même par la création d'un personnage romanesque peut, rétrospectivement, être perçue comme une première étape, nécessaire mais forcément provisoire, dans le cheminement qui conduira l'écrivaine à trouver sa voie/voix. Sans doute, au moment de se lancer dans l'écriture, l'adoption de la forme romanesque s'est-elle faite de façon spontanée, le roman s'imposant à l'écrivaine débutante comme le genre littéraire le plus massivement représenté dans la littérature, celui avec lequel ses lectures l'avaient le plus familiarisée. Mais sans doute aussi le concevait-elle déjà comme un moyen pour parler d'elle-même, un moyen détourné pour dire ce qui, jusque-là, était du registre de l'indicible. Car, dès son tout premier roman, c'est dans la sphère de l'intime le plus douloureux, mais aussi le plus « honteux » qu'Ernaux s'aventure : créer Denise Lesure, protagoniste principale des *Armoires vides*, lui permet de raconter, en faisant parler son personnage à la première personne, l'un des événements les plus traumatiques de

³ Terme forgé pour qualifier son livre *La Place* (1983). À ce sujet, voir Fabrice THUMEREL, « Littérature et sociologie : La Honte ou comment réformer l'autobiographie », dans Id., *Le Champ littéraire français au XX^e siècle : éléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2002, « U », pp. 83-101.

sa propre vie : son avortement : « Ma mère a appris mon avortement en lisant *Les Armoires vides* ; j'ai bien fait d'indiquer 'roman', sinon ç'aurait été très violent pour elle »⁴.

Lorsqu'elle entreprend de consacrer un livre à la figure de son père disparu, Annie Ernaux se rend compte que la fiction romanesque s'avère insuffisante, inadéquate à son projet. Elle abandonne donc la fiction pour s'engager résolument dans l'écriture (auto)biographique : depuis lors, son œuvre est composée d'une série de textes autobiographiques. Elle s'en explique ainsi :

Je me suis lancée avec le « je » et je me suis aperçue que je ne pouvais plus revenir en arrière, que le « je » me convenait. [...] Avec *La Place*, s'accomplit le saut vers un « je » pleinement assumé, à cause de l'impossibilité pour moi de parler de mon père sans que ce soit un récit vrai. Seule la vérité était digne de la vie de mon père, de cette séparation entre lui et moi : le roman aurait été une trahison supplémentaire⁵.

Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant », ou d'« émouvant »⁶.

La place (1983), première œuvre de cette nouvelle orientation littéraire, rencontrera un très fort succès auprès du public comme de la critique, et sera couronnée par le prix Renaudot. Ce texte est considéré aujourd'hui non seulement comme un ouvrage clef dans la production d'Annie Ernaux mais également comme une des œuvres majeures du genre autobiographique de la fin du siècle dernier.

Les nombreux textes qui suivront s'attacheront à exploiter le matériau autobiographique selon la même perspective et à travailler l'écriture pour qu'elle soit la plus « plate », la plus neutre possible, faisant également de ce style qui veut écarter tout esthétisme, toute sophistication la marque de l'œuvre ernausien dans sa globalité.

Récemment, *Les Années*, texte paru en 2008, marque non pas un tournant mais un fléchissement dans la trajectoire de l'œuvre. C'est en effet la dimension sociographique qui semble y primer sur la dimension autobiographique : le projet est de restituer ces « années », années qui sont celles dans lesquelles s'inscrit la vie de l'auteur mais qui sont aussi, complètement ou pour

⁴ A. ERNAUX, entretien publié dans le *Magazine littéraire*, n° 567, mai 2016.

⁵ A. ERNAUX, « Écrire, écrire, pourquoi ? », Entretien avec Raphaëlle Rérolle, Éditions de la Bibliothèque publique d'information / Centre Pompidou, 2010, p. 3.

⁶ A. ERNAUX, *La Place*, Paris, Gallimard, 2010, p. 18.

partie, celles de ses lecteurs. C'est donc une fresque de la société française des années 50 jusqu'à nos jours qu'Ernaux ambitionne ici de dessiner. On remarquera donc que le 'je', où, par le pacte autobiographique tel que l'a défini Philippe Lejeune⁷, se rejoignent auteur, narrateur et personnage, est beaucoup moins présent dans cet ouvrage. Annie Ernaux a dit avoir justement voulu éviter ce pronom personnel de la première personne au profit d'un 'nous' ou d'un 'on' qui, tout en incluant le 'je', le déborde pour englober l'ensemble de la Société française de cette époque : « Aucun 'je' dans ce qu'elle voit comme une sorte d'autobiographie impersonnelle – mais 'on' et 'nous' – comme si, à son tour, elle faisait le récit des jours d'avant »⁸.

Les Années, en ce sens, pouvait se donner à lire comme un point d'orgue du cheminement de l'auteur, culminant dans cette forme nouvelle d'une autobiographie où paradoxalement le 'je' s'efface, où l'individuel se dilue dans le collectif. Il est selon l'aveu même de son auteure un « roman total » : le livre qu'elle devait écrire avant de clore son œuvre. Mais il n'en est pas pour autant le dernier ; bien au contraire, l'écriture des *Années* a fait ressurgir chez l'auteure le sentiment d'un manque : de ce « livre à venir » que, depuis désormais plus d'un demi-siècle, elle n'était pas parvenu à porter à terme, malgré plusieurs tentatives. Le récit d'un événement qu'elle a maintes fois abordé, mentionné dans plusieurs de ces autres ouvrages, sans jamais réussir, jusque là, à s'y arrêter pour en faire l'unique sujet d'un récit.

3. 1958 : la honte sexuelle

Mémoire de fille, donc, qui paraît huit ans plus tard (2016), revient sur l'un des trois événements fondamentaux de la vie de l'auteure, événements au sujet desquels elle sentait la nécessité d'écrire.

« Il y a dans ma vie trois événements dans lesquels je devais plonger un jour ou l'autre. Je raconte le premier dans *La Honte*, quand mon père a essayé de tuer ma mère, en 1952. Le deuxième est mon avortement clandestin, dont *L'Événement* fait le récit, en une deuxième écriture à partir des *Armoires vides*. Il en reste un troisième, l'été 1958 »⁹.

L'été 1958 est celui des 18 ans d'Annie Duchesne, devenue Annie Ernaux après son mariage : pour la toute première fois de sa vie, la « jeune fille rangée » scolarisée dans un établissement

⁷ Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

⁸ A. ERNAUX, *Les Années*, Paris, Gallimard, 2008, p. 240.

⁹ Entretien publié dans le *Magazine littéraire*, *op. cit.*

catholique, l'élève sage et studieuse qu'elle était, quitte le cocon familial d'Yvetot pour se rendre comme monitrice de colonie de vacances dans une localité située dans l'Orne, et désignée par l'initiale S. dans le livre. Elle découvre une vie nouvelle, une liberté jusque-là inconnue au sein d'un groupe de jeunes gens et de jeunes filles de son âge qu'elle considère comme ses pairs. L'été 1958 sera celui de ce qu'elle croit être le premier amour et surtout de la première expérience sexuelle. Annie, jeune fille romantique en quête de l'Amour avec un A majuscule, va tomber profondément amoureuse de H. le chef des moniteurs de quatre ans son aîné.

Quelques jours après le début du séjour, le premier samedi, elle participe à sa première 'surpat' ; moment pour elle très excitant. Moins d'une demi-heure après le début de la soirée, elle se retrouve dans sa chambre, sur le lit, un sexe d'homme dans la bouche. Mais cette soirée sera sans lendemain, l'amant d'un soir se détourne aussitôt d'elle tandis que le groupe des moniteurs semble faire bloc contre la jeune fille qui, enivrée de cette nouvelle liberté, s'étourdit en passant de garçon en garçon mais ne sait renoncer à H. qu'elle idolâtre. Celle que les autres moniteurs considèrent comme une « putain sur les bords », devenue objet de moquerie et de mépris, est exclue du groupe, en devient la paria : c'est ce que, avec le recul du temps, l'auteure restitue dans ces pages. Il aura fallu plus d'un demi-siècle pour pouvoir trouver « les mots pour le dire ». Mais ce que la jeune Annie Duschene n'a pas su, n'a pas pu mettre en mots, le traumatisme de cette première expérience, son corps, lui, l'a dit : pendant presque deux ans, l'aménorrhée et la boulimie (là encore, elle ne connaîtra que bien plus tard le terme qui désigne cette envie insatiable de manger) ont exprimé son malaise. *Mémoire de fille* raconte aussi ces deux années-là, en ce qu'elles constituent le prolongement, la conséquence inéluctable de ce qui s'est joué à l'été 58.

4. Comprendre avec les mots d'une autre

Pour qu'Annie D. puisse commencer à comprendre ce qui s'est joué au cours de l'été 58, il lui faudra passer par la voix d'une autre : celle de Simone de Beauvoir. En effet, quelques mois plus tard, elle va lire *Le Deuxième sexe*, paru dix ans plus tôt (1949). C'est un choc, une révélation car, explique-t-elle dans *Mémoire de fille*, le texte de Simone de Beauvoir lui fait brutalement comprendre que, durant l'été 58, elle ne s'est pas comportée en « être libre », comme le revendique la philosophe, mais bien en objet sexuel ; qu'elle a, avec une légèreté coupable, accepté voire même recherché cet asservissement à l'Autre, cet assujettissement à l'homme. Dans son journal intime, en 2007, elle notera :

Tout l'après-midi je relis *Le Deuxième sexe*. Progressivement, je me suis ressentie redevenir l'être de 1959, lisant à Ernemont cet incroyable livre, entourée de sa vérité pour moi accablante. [...] Si je résume : j'avais grandi sans honte sociale, sans honte sexuelle, l'une et l'autre me sont tombées dessus. La deuxième l'été 58. La double aliénation, où je puise tout ce que j'écris, mais à l'aveugle¹⁰.

Cette lecture lui a donné « les clés pour comprendre la honte » sans lui donner « le pouvoir de l'effacer »¹¹ car seule l'écriture détient le pouvoir si ce n'est d'effacer du moins de surmonter cette honte, qui est une « honte de fille »¹², de mettre fin aux cinquante années de silence qui ont suivi. Sans doute faut-il donc voir dans le titre choisi par Annie Ernaux – mais la critique l'a peu remarqué – un hommage affirmé à l'œuvre de Simone de Beauvoir, dont l'autobiographie, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, parut justement au cours de l'année 1958. Mais en modifiant le syntagme, Annie Ernaux affiche aussi sa différence, la spécificité de son projet. Fidèle à la dimension qu'elle a donnée depuis *La Place* à son œuvre autobiographique, elle en revendique la dimension sociologique, au delà du témoignage individuel : non pas mémoire d'une fille, mais mémoire 'de' fille : de toutes les 'filles' qui furent, comme elle, adolescentes dans les années 1950 tout d'abord ; mais pas uniquement, car à travers ce qui se dit ici des filles, des femmes, l'auteure est convaincue que les jeunes filles de 2016 peuvent se reconnaître, quand bien même la société aurait changé, quand bien même la 'révolution' sexuelle de 1968 serait passée par là. Plus encore, c'est à l'universalité que vise l'entreprise autobiographique, comme le revendique l'auteure quand elle écrit : « Je me demande ce que ça signifie qu'une femme se repasse des scènes vieilles de plus de cinquante ans auxquelles sa mémoire ne peut ajouter quoi que ce soit de nouveau. Quelle croyance, sinon celle que la mémoire est une forme de connaissance ? Et [...] l'espérance qu'il y a au moins une goutte de similitude entre cette fille, Annie D., et n'importe qui d'autre »¹³.

Pour la femme qui écrit, il est inconcevable de distinguer l'intime du social, de séparer l'individuel du collectif.

Sans doute faut-il aussi lire le singulier inattendu du substantif 'mémoire' comme la volonté de prolonger une ambiguïté entre les sens que peut prendre le mot selon le genre et le nombre

¹⁰ A. ERNAUX, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, p. 44.

¹¹ A. ERNAUX, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 110.

¹² *Ibid*, p. 99.

¹³ *Ibid*, p. 88.

qu'on lui attribue. On attendrait ici le masculin pluriel – les mémoires comme « relation, parfois œuvre littéraire, que fait une personne à partir d'événements historiques ou privés auxquels elle a participé ou dont elle a été le témoin »¹⁴ – le singulier utilisé, en l'absence d'article ou d'adjectif pouvant trancher, laisse subsister le doute : doit-on entendre 'mémoire' au féminin, comme si le texte s'écrivait 'à la mémoire de' ? Ou comme si l'auteur y revendiquait le travail de (la) mémoire indissociable de celui d(e l')écriture ?

Après avoir, grâce aux mots d'une autre, identifié la honte, il faut pouvoir parvenir à l'écrire, à sortir de ce silence dans lequel elle a été refoulée avec violence. Tâche démesurément difficile à laquelle A. Ernaux tente de se confronter pendant plus d'un demi-siècle et qu'elle diffère sans cesse. Elle en a pourtant ressenti rapidement la nécessité et a essayé tout d'abord, à vingt ans, de transcrire cette expérience dans un roman : celui-ci ne sera jamais publié. Elle y revient, dix-sept ans plus tard, dans son deuxième roman *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) mais ne réussit pas à « plonger au fond des choses », rétrospectivement on peut expliquer cet échec par le choix du genre romanesque. Alors, face à cette impossibilité à trouver les mots pour le dire, elle tente d'oublier : « J'ai voulu l'oublier aussi cette fille. L'oublier vraiment, c'est-à-dire ne plus avoir envie d'écrire sur elle [...] Je n'y suis jamais parvenue »¹⁵.

En 2003, parce que le calendrier correspond exactement à celui de 1958, elle se lance à nouveau dans une tentative d'écriture mais là encore ne parvient pas à faire aboutir ce projet et renonce après avoir écrit cinquante pages. Pour finir, et après avoir publié *Les Années*, texte qui lui tenait particulièrement à cœur, elle comprend que l'heure est venue désormais d'« affronter enfin cet été » : écrire ce « texte toujours manquant. Toujours remis. Le trou inqualifiable »¹⁶.

5. 'Je' e(s)t 'elle'

Mais comment parvenir à dire cette fille « capable à cinquante ans de distance de surgir et de provoquer une débâcle intérieure », cette fille qui, écrit-elle, « n'est pas moi mais est réelle en moi »¹⁷. Cette question qui a poursuivi Annie Ernaux durant toute sa vie trouve réponse dans le texte en train de s'écrire. Car les premières pages du livre ont l'apparence de la spontanéité, des mots qui viennent sous la plume, presque sans y penser mais elles se révèlent, au final, quand le

¹⁴ Définition du Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL) : <http://www.cnrtl.fr/>

¹⁵ A. ERNAUX, *Mémoire de fille*, op. cit., pp. 16-17.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ *Ibid*, p. 22.

texte brusquement bute, comme une façon de contourner l'obstacle, de commencer le récit en se tenant à distance de l'essentiel, en faisant des circonvolutions pour préparer – ou peut-être plus encore retarder, une fois encore – le moment où il faudra enfin dire les choses. Les dix premières pages de *Mémoire de fille* ressemblent à la succession de trois incipit : le livre s'ouvre sur un façon d'avant-texte, de type philosophique, qui se fait réflexion sur le rapport à l'Autre à partir de l'expérience de l'été 58, expérience qui est simplement suggérée mais jamais réellement dévoilée ; puis, dans ce qui paraît être le début du livre, l'auteure dresse un tableau de « la jeunesse » dans le contexte historique et social de l'été 58 ; enfin, dans un troisième mouvement, le texte se focalise sur la jeune fille. Dans cette ébauche de 'travelling', passant de la jeunesse appréhendée collectivement à la jeune fille singulière qu'est Annie D., le récit toutefois semble achopper sur une phrase – « il n'y a aucune photo d'elle l'été 1958 » – tout comme la mémoire bute sur cette absence de support. S'ensuit une réflexion sur l'oubli, sur le constat que la fille de 58 a pu disparaître de la mémoire de tous ceux qu'elle a côtoyés cet été-là puis sur la volonté de l'auteure elle-même d'oublier à la fois cette fille et la nécessité d'écrire sur son expérience. À la page 19, on lit :

Je me rends compte que ce qui précède a pour but d'écarter ce qui me retient, m'empêche comme dans les mauvais rêves de progresser. Une façon de neutraliser la violence du commencement, du saut que je m'appête à effectuer pour rejoindre la fille de 58, elle et les autres, les replacer tous dans cet été d'une année plus lointaine aujourd'hui que ne l'était alors celle de 1914¹⁸.

L'auteure réalise que la grande question qui, pendant si longtemps, l'a retenue, l'a empêchée d'écrire est bien celle de la voix. Qui faire parler ? Comment dire 'je' pour évoquer cette fille de 58 qu'elle ressent si distante et si lointaine qu'elle en est presque une 'étrangère' et pourtant si réelle et si présente qu'il lui suffit d'entendre une chanson, de voir un film qui lui rappellent l'été 58 pour qu'elle surgisse en elle, incroyablement vivante ? Comment faire pour retrouver l'état d'esprit de cette jeune fille, ce qu'elle pensait, ce qu'elle ressentait ?

Le long travail de réflexion, de gestation lui fait découvrir la seule solution possible : dissocier les deux personnages en utilisant alternativement le pronom de la première personne du singulier et celui de la troisième. Ayant tenté successivement d'utiliser le 'je', puis le 'elle' et même le 'tu' (employé dans le livre précédent, *L'autre fille* (2011), parce qu'elle s'y adressait à sa sœur

¹⁸ *Ibid.*, p. 19.

défunte, mais qui, ici, « ne donnait rien du tout », l'auteure fait le choix du 'je' pour la femme qui écrit (Annie Ernaux) et du 'elle' pour « la fille de 58 » (Annie Duchesne) : ce n'est qu'à partir de ce moment qu'elle peut enfin écrire, combler ce trou béant dans son œuvre.

Dans *Mémoire de fille*, l'utilisation conjointe du 'je' et du 'elle' se donne donc comme l'aboutissement d'un parcours qui, partant du 'je' fictif des premiers romans, est devenu avec *La Place* un 'je' « transpersonnel »¹⁹ dans les récits autobiographiques, lui-même abandonné au profit du 'elle' pour parler de soi, du 'nous' et du 'on' pour parler de l'ensemble des membres de la société dans *Les Années*. *Mémoire de fille* dissocie donc dans un premier temps, le personnage ('elle') de la narratrice, qui, elle, reste identifiée à l'auteure par le 'je' : mais cette mise à distance opérée par le système énonciatif vise au terme du processus d'écriture à mieux abolir la distance entre les deux instances pour rejoindre la fille de 58, pour effacer le bloc de temps qui sépare l'une de l'autre et faire revivre la jeune fille dans sa réalité. Celle qui au départ est désignée comme « une étrangère qui m'a légué sa mémoire »²⁰ est peu à peu redécouverte, au fil d'un patient travail qui vise à déconstruire d'abord l'identité pour la reconstruire en veillant à ce que le regard porté par la femme de 2014 (année de l'écriture) sur la fille de 58 puisse à la fois restituer les deux strates de temps : celle de l'événement et de la façon dont il a été vécu, perçu et celle de l'écriture et de la manière dont il est saisi à nouveau. Car « aller jusqu'au bout de 1958, c'est accepter la pulvérisation des interprétations accumulées au cours des années. Ne rien lisser. Je ne construis pas un personnage de fiction. Je déconstruis la fille que j'ai été »²¹.

Finalement ce 'je' et ce 'elle' fusionnent quand l'auteure peut écrire : « Il me semble que j'ai désincarcéré la fille de 58, cassé le sortilège qui la retenait prisonnière depuis plus de cinquante ans » avant d'ajouter « je peux dire : elle est moi, je suis elle »²². Le travail d'écriture a permis à la femme de 2014 de retrouver la fille de 58, de ne plus la considérer avec stupeur, avec honte ou avec gêne, mais de l'intégrer à sa propre mémoire, à son propre chemin de vie.

Ce travail de mémoire qui sonde la question de la distance, passe donc par l'invention d'une « nouvelle grammaire de l'être »²³ : le jeu des pronoms s'y articule à l'utilisation du présent de l'indicatif, aussi bien quand il s'agit d'évoquer le passé du vécu que le présent de l'écriture : il s'agit donc là de mettre sur le même plan « le regard d'aujourd'hui » et « le point de vue de la

¹⁹ A. ERNAUX, « Vers un je transpersonnel », R.I.T.M. n° 6, Université de Paris X, 1994, p. 19-22.

²⁰ A. ERNAUX, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 21.

²¹ *Ibid.*, p. 56.

²² *Ibid.*, p. 79.

²³ *Ibid.*, p. 57.

société française de 1958 », pour mieux pouvoir les superposer, puisque n'existe pas cette « phrase qui contiendrait [ces visions historiques] toutes les deux, sans heurt, par le jeu d'une nouvelle syntaxe »²⁴. Ce présent considéré comme « fantôme du passé, pas l'inverse » est un temps grammatical inédit pour lequel A. Ernaux invente le nom de « présent antérieur »²⁵.

6. Les voix des autres

Écrire 58 s'est révélé si difficile parce que trop compliqué, parce qu'Annie Ernaux ne l'a jamais perçu comme « une histoire ». Il ne s'agissait pas seulement de raconter « la première fois », l'été passé à la colonie a engagé un nombre important de choses, intriquées les unes aux autres : la première expérience sexuelle, mais aussi le premier contact avec les « autres », le monde autour, la société de cet été 1958. Sortie pour la toute première fois de son 'trou', Annie D. est littéralement submergée par la découverte du monde des autres, des jeunes qui ont son âge, qui pourraient lui ressembler mais dont elle perçoit immédiatement combien ils sont différents, ces 'autres' qui sont, d'abord et surtout, les garçons dont elle a été jusque là tenue soigneusement à l'écart par la vigilance sévère de sa mère, par l'éducation reçue des religieuses. Quand elle débarque à S., Annie D. connaît le monde par les livres, par la littérature et les journaux féminins. Elle se trouve donc brutalement immergée dans la collectivité, la mixité, la sexualité, qui lui fait découvrir une forme particulière de brutalité. Et elle se trouve comme désarmée face à cette réalité des autres : « A cette distance du temps, elle m'apparaît gauche et empruntée, voire mal embouchée, dans une grande insécurité de langage et de manière »²⁶, décontenancée de ne pas savoir comment se comporter, comment parler aux autres, aux garçons²⁷.

Reconstruire 58 signifie donc aussi entrer dans la tête de la « fille de 58 » pour l'entendre penser, pour « retrouver son langage. Tous les langages qui composent son discours intérieur »²⁸ et puisque l'écriture de *Ce qu'ils disent ou rien* lui a fait comprendre qu'il était impossible de le re-

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ *Ibid.*, p. 83.

²⁶ *Ibid.*, p. 26.

²⁷ « Elle a toujours été tenue par sa mère à l'écart des garçons comme du diable. Elle en rêve sans arrêt depuis ses treize ans. Elle ne sait pas leur parler, se demande comment font les autres filles qu'elle voit arrêtées en conversation avec eux dans les rues d'Yvetot ». *Ibid.*, p. 29.

²⁸ *Ibid.*, p. 31.

constituer dans son intégralité, au moins en saisir des échantillons, qui seraient comme autant de tesselles permettant de restituer, ne serait-ce que partiellement, la mosaïque originelle.

Mais ce langage du discours intérieur ne saurait exister en lui seul, il ne prend sens que par confrontation avec le langage du dehors, celui du monde, celui des autres, restitué, lui aussi, grâce à l'utilisation de fragments, vestiges du passé encore accessibles au présent de l'écriture. Ce sont là des fragments de nature très hétérogène ; des éléments du langage oral, bien sûr, des mots, des phrases, des expressions qui résonnent encore aux oreilles de celle qui écrit, mais aussi des descriptions de photos, des extraits de lettres, de notes prises dans son journal, des références à des chansons, des livres, des films qui proviennent de ces années-là. Ainsi par exemple de la chanson de Dalida *Histoire d'un amour*, qui était certes l'une des chansons les plus diffusées de cet été-là et reste l'un des titres célèbres de Dalida (mais actuellement il est moins diffusé que beaucoup d'autres) mais qui prend une résonance particulière : « Mon histoire, c'est l'histoire d'un amour » est bien la chanson que la jeune fille arrivant à la colonie croyait bientôt pouvoir chanter en pensant à sa propre vie sentimentale ; le désastre de celle-ci, l'indifférence et le mépris qu'affiche H. à son égard teintent ces paroles de chanson d'une ironie presque cynique. La chanson est alors à la fois le marqueur d'une époque mais aussi un texte, des mots à travers lesquels on se dit soi-même.

Pour Annie Ernaux le questionnement sur l'individuel passe par le collectif ; et mettre les autres en scène, en paroles, permet de révéler certaines choses sur le sujet autobiographique. Ainsi la voix des 'filles' de 1958 peut se confondre avec celle d'Annie D. ; les échos du texte amènent alors à penser les 'elles' comme une forme inclusive du 'elle'. Comme en témoignent les échos qui se tissent à travers le livre : « [les filles] se demand[aient] si c'était cette année-là qu'elles coucheraient pour la première fois avec un garçon » est repris par « Elle attend de vivre une histoire d'amour » puis « elle crève d'envie de faire l'amour mais par amour seulement »²⁹. Ces échos effacent la singularité de l'être, tend à le confondre avec le groupe, Annie D. alors serait moins « **la** fille de 58 » comme l'appelle la narratrice, que **une** fille de 58, une représentante de cette génération.

Cependant, si Annie D. est en bien des points semblable aux autres filles qu'elle côtoie, elle s'en distingue également et le récit insiste davantage sur la différence. Projetée dans un monde qui lui était jusque-là inconnu, elle ne se sent pas, pour reprendre un terme fondateur de l'écriture ernausienne, à sa 'place' au milieu de ce groupe de jeunes. Annie D. mène à Yvetot

²⁹ *Ibid.*, p. 14, p. 25, p. 29.

une vie radicalement différente, au point d'avoir sur ses camarades le regard étonné des Persans de Montesquieu, elle qui ne connaît ni les us ni les coutumes ni les codes ni les significations des modes de vie de ces jeunes. Elle constate avec amertume : « dresser la liste de ses ignorances sociales serait interminable. Elle ne sait pas téléphoner, n'a jamais pris de douche ni de bain. Elle n'a aucune pratique d'autres milieux que le sien, populaire, d'origine paysanne, catholique »³⁰.

Plus encore : elle perçoit cette différence à travers le langage que ces jeunes utilisent. Des mots qui ne sont pas ou pas tout à fait les siens³¹, et qui sont la partie émergée de l'iceberg, les signes par lesquels se manifeste une rupture plus radicale et plus profonde.

Annie aura beau faire tous les efforts possibles pour se conformer à leur mode de vie, à leur façon d'être, tenter d'adopter leur manière de parler, la distance est irréductible. Les mots des autres deviennent alors non plus ceux de l'échange et de la complicité générationnelle mais ceux de la rupture, de la fracture sociale. L'adolescente qui sentait déjà comme une souffrance le fait d'appartenir à un milieu modeste – cette 'honte' sociale au fondement de tous ses livres – ne retrouve pas dans les jeunes qu'elle côtoie les semblables qu'elle attendait. Tout les oppose socialement : elle est issue d'un milieu modeste mais conservateur, elle a été éduquée chez les religieuses tandis qu'eux sont des jeunes issus du prolétariat et affichent leur engagement politique communiste. Par naïveté, par ignorance, par maladresse, la jeune fille se comporte exactement comme il ne le faudrait pas. Et voulant à tout prix s'intégrer au groupe, elle ne réussit qu'à s'en faire exclure. Et les mots des autres alors, en la stigmatisant, énoncent la sentence irréversible d'exclusion (« On n'a pas gardé les cochons ensemble ! »). Elle devient la cible des moqueries, des railleries : les jeux de mots cruels et violents se multiplient. C'est son prénom qui est visé, c'est sa virginité qui est bafouée, c'est son attitude qui est condamnée sans appel. La mémoire a gardé intacte la litanie de ces railleries. Les mots reviennent hanter les pages du livre qui s'écrit ; une expression, plus que toutes les autres a fait mouche, a frappé à l'endroit le plus sensible : le « putain sur les bords »³² utilisé par tous les autres pour la qualifier ne dévoile pas sur le moment sa charge destructrice. Annie D. ne comprend pas sur le moment la portée de ces mots, elle ne s'en n'offusque pas, elle semble au contraire presque flattée par ce que, elle, elle met derrière ces mots. Car pour elle, son attitude avec les garçons est comparable à celle de l'une des grandes figures féminines admirées de son époque, cette *sex symbol* aussi naïve et écervelée que la fille

³⁰ *Ibid.*, p. 26.

³¹ Par exemple, « pour elle un bahut est un coffre, un taxi en argot », *ibid.*, p. 39.

³² *Ibid.*, p. 63.

de 58 que fut Brigitte Bardot. Le terme de « putain » est une bombe à retardement qui éclatera lorsque ce n'est plus en référence avec l'attitude de Brigitte Bardot mais, on l'a dit, avec la réflexion de Simone de Beauvoir que la fille de S, devenue la fille de E, comprendra.

7. Conclusion

Mémoire de fille est le texte qu'Annie Ernaux s'est 'arraché'. Elle le perçoit comme un accomplissement, une chose qui était à faire et qu'elle a faite. À l'écriture douloureuse, comme toujours mais peut-être encore plus que d'habitude chez Annie Ernaux, succède un sentiment de plénitude.

Elle est parvenue à dire 1958 mais aussi les deux années, assez terribles, qui ont suivi et dont elle est sortie. Deux années de passage qui sont deux années cruciales car c'est cette période-là qui la constitue en écrivain. Le livre s'achève sur l'évocation de la 'fille de Londres', partie comme fille au pair pour oublier 1958 et 1959 : la fille de Londres écrit dans un square. Elle écrit sur la fille de 1958 : le roman, on l'a dit, sera refusé, mais une écrivaine est née.

Écrire *Mémoire de fille* a donc permis de trouver la réponse à la question posée en exergue du livre par la voix du groupe Supertramp et qui parcourt l'intégralité du livre (et, au delà, de l'œuvre d'Annie Ernaux) : « tell me who I am ». À la fin du processus d'écriture, l'auteure est à même de reconnaître que cette fille-là, d'une certaine manière, est celle qui l'a fondée ; *Mémoire de fille* devient alors le « récit d'une traversée périlleuse, jusqu'au port de l'écriture »³³.

³³ *Ibid.*, p. 144.

